



Critique - Théâtre - Lille

France-Fantôme

Formatage de nos souvenirs

Par [Michel VOITURIER](#)

[Contact](#)

Publié le 22 octobre 2017

Au 25e siècle, l'Etat autorise le téléchargement en mémoire des souvenirs humains. Il est même autorisé de transférer ces souvenirs post mortem dans une autre enveloppe charnelle. Par contre, l'art est devenu inutile aux yeux du pouvoir.

Nous débarquons dans une civilisation postérieure à la nôtre, celle de la 9e révolution scopique grâce à laquelle les souvenirs des citoyens sont conservés dans des mémoires artificielles. L'art qui était censé permettre aux humains de supporter leur condition d'êtres mortels apparaît dès lors comme obsolète. Interdiction donc de reproduire les visages dans cet univers sans dieu et désormais ouvert sur une certaine forme d'immortalité. Et d'ailleurs, en littérature, la règle est devenue de réécrire les classiques en conservant un minimum de leurs mots, preuve que la création artistique est éphémère.

Le mari de Véronique, prof de lettres, se fait descendre lors d'un attentat. Elle désire qu'il se réincarne. Une entreprise très business s'en charge. Bien sûr, le « rappelé » - comme

on les nomme officiellement - ne ressemble pas au défunt. Il faut s'adapter. Mais lui-même appartient à la très faible majorité de ceux ayant du mal avec les souvenirs qui les habitent.

Sur cette trame assez simple se greffe la description d'une société plutôt dictatoriale. Souvenons-nous de « *1984* » d'Orwel et de quelques autres romans de science-fiction. Tiphaine Raffier nous en dispense des bribes qui démontrent, entre autres, les manipulations, le conditionnement de la population soumise à une intensive propagande à travers les médias.

Cette réflexion sur notre désir de perpétuité, sur l'emprise des moyens de communications, sur le formatage des créations du passé n'est pas inintéressante. Elle soulève en effet des questions qui hantent les penseurs depuis longtemps.

Pour atteindre son but, l'auteure –metteuse en scène a choisi des comédiens qui s'investissent. Elle n'a pas lésiné sur les moyens. Le dispositif scénique est impressionnant. Parti d'un décor réaliste d'intérieur assez similaire aux nôtres, il finit par se remplir d'appareils clignotants, par être surmonté par un écran géant qui coulisse du lointain à l'avant-scène comme une sorte de zoom géant. Les séquences s'enchaînent et ne sombrent pas dans l'ennui qui les guette.

Cependant, l'auteure semble malgré tout atteinte du syndrome très actuel d'une répétitivité qui alourdissait déjà le « *Ça ira* » de Pommerat avec sa structure en discours parlementaires successifs ou le « *Gunfactory* » de Jean-Michel D'Hoop avec ses quasi identiques conférences de presse. Ici, ce sont les réunions de conditionnement citoyen qui s'additionnent. Cela et le nombre stupéfiant d'interventions en voix off ralentissent le rythme et distancient le contact direct du public avec les comédiens.

Le propos demeure interpellateur. Les avancées technologiques actuelles sont telles que des hypothèses, naguère encore réservées à la science-fiction, se rapprochent sans cesse de la réalité. Sans compter que la couverture médiatique et informatique du monde s'avère de plus en plus apte au conditionnement des masses et à la phagocytation des démocraties.